

# LES ÉTUDES BASQUES :

leur passé, leur état présent et leur avenir <sup>1</sup>.

---

Mesdames, Monsieur le Président, Messieurs,

Les organisateurs de ce Congrès m'ont demandé, par l'intermédiaire de M. Courteault, l'infatigable et sympathique professeur de l'Université de Bordeaux, de vous entretenir quelques instants des *Études basques : de leur passé, de leur état présent et de leur avenir*.

Malgré les doutes et les hésitations de la première heure, j'ai fini par me rendre à leurs aimables sollicitations ; mais avant de m'acquitter de ma tâche, je dois vous faire des excuses, et sur le fond et sur la forme de ma conférence. Sur le fond, parce que simple amateur, j'aurais dû assister à cette réunion en élève plutôt qu'en maître : sur la forme, car originaire de la Biscaye, rarement sans doute put être appliqué, avec plus d'à-propos qu'à l'occasion présente, le proverbe connu : *Il parle comme un basque espagnol*. Je manquerais aussi à un devoir de gratitude, si je n'adressais pas à M. Julien Vinson, à qui les études basques sont si redevables, l'assurance de mes remerciements les plus vifs, pour la façon si aimable dont il a bien voulu me présenter à vous. Je remplis ce devoir avec un plaisir tout spécial, car je ne veux pas oublier que c'est à l'un de ses savants ouvrages que je dois de m'être consacré tout entier à ces attrayantes études.

De tous les problèmes que l'existence du peuple basque soulève, les plus intéressants et aussi les plus obscurs sont, à mon avis, celui de ses origines, et celui de sa langue.

Qu'un peuple tel que le basque, dont la langue, entourée de

---

1. Conférence faite au 1<sup>er</sup> Congrès historique et archéologique du Sud-Ouest de la France.

parlers romans et qui n'a aucune parenté avec les autres idiomes européens, ait pu subsister presque isolé jusqu'à nos jours, entre la France et l'Espagne, dans une région qui pendant des siècles servit de passage aux armées des divers peuples, voilà un mystère dont l'explication devait tenter non seulement les savants, mais aussi les simples curieux.

Que ce peuple ait conservé jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle ses coutumes et ses mœurs d'autrefois, jusqu'à des restes d'un théâtre en plein air, qui se rattache directement aux mystères du moyen âge ; qu'il ait su préserver nombre d'autres particularités, depuis longtemps disparues chez presque toutes les nations d'Europe ; voilà un second fait, qui ne peut manquer d'intéresser l'étranger, lorsqu'il visite l'Eskualerria pour la première fois.

De ces deux faits et des explications qui en ont été données jusqu'à ce jour, je compte vous entretenir, si vous voulez m'écouter avec bienveillance. Forcé de laisser de côté tous les autres problèmes de la bascologie, je me bornerai à vous parler successivement : des origines du peuple basque, de sa langue et de son Folk-lore.

## I

La solution du premier de ces problèmes, celui des origines basques, est, il faut d'abord le reconnaître, extrêmement difficile. Assez difficile pour excuser, au moins dans une certaine mesure, les hypothèses diverses, même tout à fait fantaisistes, qui ont été produites. Tour à tour, on a voulu nous rattacher aux Ibères, aux Celtes, aux Phéniciens, aux Finnois, aux Berhères, aux Japonais et jusqu'aux survivants de la célèbre Atlantide des géographes anciens.

Un écrivain de talent, qui pourrait être considéré, à juste titre, comme le précurseur du nationalisme basque actuel, Augustin Chaho, se laissant emporter par l'exubérance de son imagination, a même forgé de toutes pièces la poétique légende d'Aïtor, le grand ancêtre, le patriarche, le père de la race indo-atlantide, et le premier né des Euskariens.

Ce mot d'Aïtor, fondé sur une mauvaise étymologie de *aitorenseme*, a fait fortune. Vous entendrez souvent dans le pays des expressions telles que : *les enfants d'Aïtor, la langue d'Aïtor*. L'hypothèse d'Augustin Chaho n'en est pas moins dénuée de toute valeur.

Un moment on avait espéré pouvoir résoudre le problème au moyen de l'anthropologie. Cette science n'a pas donné, jusqu'à présent, tout ce qu'on attendait d'elle, et cela malgré les travaux de Retzius, de Broca, de Collignon et d'Aranzadi.

En tout cas, comme il était à prévoir, la race basque n'a pas dû se conserver toute pure. En fait, il est clair, même pour ceux qui ne s'occupent pas de ces études, qu'il existe chez nous au moins deux types. L'un à tête large, dont j'ai connu quelques exemplaires, caractérisé par une ténacité à toute épreuve, témoin ce basque de soixante-quatorze ans qui préféra mourir à l'étranger, à dix kilomètres de la frontière, et ne pas visiter sa sœur agonisante, plutôt que de manquer à ses résolutions de ne pas rentrer dans sa patrie tant que les idées pour lesquelles il avait combattu n'auraient pas triomphé, et l'autre, à tête étroite, celui d'Ignace de Loyola, qui se rencontre assez fréquemment dans les familles les plus aristocratiques du Guipuzcoa.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse combattue et en même temps défendue avec le plus d'acharnement est celle qui attribue aux Basques une origine ibérique.

Elle n'est pas d'aujourd'hui, puisque même sans entrer dans des investigations plus minutieuses, nous la voyons discutée dès le xvi<sup>e</sup> siècle par Beuther, Marineo Siculo, Mario Arecio, Florian de Ocampo et Ambrosio de Morales.

C'est du reste l'opinion traditionnelle dans le Pays Basque.

L'historien guipuzcoan Esteban de Garibay s'y rattache, il me semble, lorsqu'il proclame de la façon la plus formelle dans son *Compendio Historial de España*, publié en 1571, que les premiers colonisateurs de la Navarre et de la Cantabrie furent le patriarche Tubal et son fils, le roi Ibero, et que leur langue n'était autre que le basque, qu'il appelle cantabre.

Il fonde cette opinion sur les dires des anciens et sur la ressemblance des noms de l'Asie avec ceux de l'Espagne.

La même opinion est défendue en 1587 par le biscayen Poça, dans son livre : *De la antigva lengva... de las Españas*; en 1607, par le basque-mexicain Baltasar d'Echave, dans ses *Discursos de la antigvedad de la lengva Cantabra Bascongada* et en 1745 par le célèbre Larramendi. Il va sans dire que les ouvrages de ces auteurs fourmillent d'erreurs étymologiques.

Plus tard, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xix<sup>e</sup>, un ecclésiastique de Durango, Astarloa, dont le nom jouit encore d'une certaine renommée dans l'Eskualerria et sur-

tout dans la Biscaye, entreprit de défendre la même thèse contre les objections présentées par Traggia dans le *Dictionnaire de l'Académie de l'histoire de Madrid*. Faisant abstraction des témoignages des géographes et des historiens grecs et romains, il appuya son opinion sur une série de syllogismes plus ou moins heureux et sur l'examen des noms de villes, cités, rivières et familles anciennes de la Péninsule ibérique. A la même époque D. Juan Bautista de Erro voulut arriver au même résultat, par l'étude des monnaies ibériennes.

A la fin d'avril 1801, Guillaume de Humboldt, qui avait déjà fait précédemment un voyage en Espagne, visita le Pays Basque. Il connut Astarloa avec lequel il discutait sur le basque au cours de longues promenades; il se fit conduire par Moguel — un autre bascophile de l'époque — chez M. de Mugartegui, où il examina l'original du fameux chant de Lelo ou des Cantabres, et il recueillit de nombreuses notes pour ses travaux.

Il est à supposer que Humboldt, après avoir noué connaissance avec ces écrivains et avec d'autres personnalités du pays,, entretenait avec elles une correspondance. Si cette correspondance a jamais existé, elle est aujourd'hui perdue. La seule lettre dont on ait connaissance est celle qui a été découverte par le grand érudit italien Arturo Farinelli. Elle a été adressée à M. Ducos, docteur en médecine à Saint-Jean-de-Luz, et datée de Berlin le 23 octobre 1811. Je ne résiste pas au plaisir de vous la lire, quoique cela m'écarte un moment de la question des origines du peuple basque.

« Vous aurez reçu, mon respectable ami, la petite lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser en quittant Bayonne au printemps dernier ; mais je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques lignes par deux de mes compatriotes, qui dans ce moment font le voyage d'Espagne. C'est M. le baron de Vincke, conseiller au service du roi, et M. Hecht, qui sont chargés par notre gouvernement de faire l'acquisition d'un certain nombre de béliers d'Espagne dont le roi très catholique a bien voulu nous permettre l'exportation. Je puis vous les recommander comme deux personnes très éclairées et j'aime à ajouter qu'ils sont mes amis depuis longtemps. S'ils ont le temps de faire quelque séjour clans votre ville, veuillez les accueillir avec bonté et procurez-leur le plaisir d'un tour de promenade au Fort de Sainte-Barbe.

« Ah ! le fort de Sainte-Barbe ! Je ne saurais dire, Monsieur,

quelle mélancolie répand en moi ce seul nom. Je pourrais verser des larmes de me trouver aussi éloigné de vos délicieuses contrées, de ne plus entendre ce bruit sublime des vagues de la mer, de ne pas voir ces coteaux délicieux qui s'étendent vers le promontoire de Socoa, cette baie ravissante et ces cimes couvertes de neige des Pyrénées ! Je ne cesse de m'occuper de vous, de votre nation, de votre langue. J'ai fait certainement des progrès dans cette dernière depuis que je suis revenu ici. J'ai rassemblé la bibliothèque que vous m'avez aidé si généreusement à former autour de moi. Je fais tous les jours de nouvelles recherches, je comprends maintenant assez bien mes livres et je compte vous envoyer dans moins d'une année d'ici une petite brochure qui vous montrera, j'espère, que vous et vos dignes compatriotes n'avez pas prodigué vos soins à un ingrat. Veuillez saluer de ma part, Monsieur, M. de Larralde et Mesdemoiselles ses filles, le digne père Laquero et votre célèbre Garat. Mais surtout rappelez mon souvenir à la famille de Don Coste. Son aimable nièce sera maintenant votre épouse. Souvenez-vous de temps en temps ensemble dans vos promenades d'un pauvre habitant du Nord, qui ne voit qu'un ciel triste et qui brûle d'envie de se retrouver bientôt de nouveau parmi vous.

« Bihotz erditic çure serbitzari eta adiskide eguiazcoa.

« HUMBOLDT. »

Cette lettre montre le vif intérêt que Humboldt portait aux études basques : elle prouve aussi combien il avait été sensible aux beautés naturelles de ce pays.

Mais revenons à l'origine des basques. Nous avons vu que l'opinion traditionnelle en terre basque était celle de l'ibérisme des euskariens. Il était réservé à Humboldt de la faire connaître au monde savant étranger et aussi de l'exposer suivant une méthode plus scientifique que celle de ses prédécesseurs. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer *l'Apologia de la Lengua Bascongada* d'Astarloa, avec les *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*, du philologue prussien. La grande autorité dont jouissait Guillaume de Humboldt, qui a été considéré, à juste titre, comme l'un des précurseurs de la philologie moderne, attira nombre d'écrivains à ses théories, jusqu'au jour où elles furent combattues par MM. Vinson et van Eys. Du reste, des auteurs distingués, tels que Luchaire et de Jaurgain en France et Campion en Espagne, ont continué à se déclarer de temps en temps en faveur de la thèse ibériste.

Un travail relativement récent a contribué, par les polémiques qu'il a soulevées, à remettre à la mode l'examen de l'hypothèse dont nous nous occupons.

Je veux parler de *La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie*, étude de M. Philipon, publiée dans un recueil de mémoires concernant la littérature et l'histoire celtiques, dédiés à d'Arbois de Jubainville à l'occasion du 78<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance.

M. Philipon déduit de la similitude des suffixes ibères et indo-européens, d'un côté, et de la divergence (qui lui paraît évidente) entre l'agglutination basque et la dérivation ibère, de l'autre, que les Euskariens n'ont absolument rien de commun avec les Ibères.

Les arguments sur lesquels M. Philipon fonde le caractère indo-européen de l'ibère ne paraissent pas décisifs à M. Vinson, à en juger par sa nouvelle étude : *La langue ou les langues ibériennes*. Notre honorable président est, cependant, d'accord avec lui, pour nier de nouveau toute parenté entre l'ibère et le basque quoiqu'il reconnaisse le caractère agglutinant et incorporant de ces deux langues. D'un autre côté, le travail de M. Philipon nous a valu une étude de M. Hugo Schuchardt, le savant philologue autrichien. Sa thèse est diamétralement opposée à celle de M. Vinson : pour l'ancien professeur de l'Université de Graz, certains noms ibères et surtout aquitains portent une forte empreinte basque et beaucoup d'entre eux peuvent être identifiés, d'une façon très probable, avec des mots euskariens, comme l'a soutenu Luçhaire.

Le philologue autrichien trouve même des points de contact très nombreux entre la déclinaison basque et la déclinaison ibère, qu'il reconstitue par de subtils raisonnements.

En résumé, pour M. Schuchardt, les quelques inscriptions ibériques que nous connaissons permettent de découvrir la parenté du basque avec l'aquitain et l'ibère et d'affirmer l'origine ibérique des Euskariens actuels. Pour M. Vinson, la preuve n'est aucunement faite et ne pourra l'être, tant qu'on n'aura pas découvert quelques inscriptions bilingues d'une certaine longueur.

Le temps me manque pour vous parler d'autres travaux parus depuis la publication de *Die Iberische Deklination* ; mais je ne saurais passer sous silence un fait curieux qui se produit depuis quelques années. J'ai dit tout à l'heure que l'opinion tradition-

nelle dans le pays basque était celle de l'ibérisme des Euskariens. Eh bien, depuis une douzaine d'années, les anti-ibéristes trouvent des prosélytes là où certainement ils n'auraient pas eu l'idée d'aller les chercher. Je veux parler des nationalistes basques.

Si les Euskariens ont aimé toujours leurs fueros avec passion, il est rare de trouver chez les écrivains basques antérieurs à 1880 l'apologie de l'indépendance absolue de l'Eskualerria.

Lorsque M. de Arana fonda il y a quelques années le parti nationaliste, il se vit forcé, ne pouvant s'appuyer sur la tradition qui était monarchiste ou au moins seigneuriale, de se baser sur l'idée de race.

Or il est évident, que si l'on admet que les premiers Espagnols étaient des Ibères et que ceux-ci, à leur tour, étaient des Basques, il s'ensuit qu'il n'y a pas une différence essentielle de race entre les Basques et les Espagnols. M. de Arana fut donc forcé, pour fonder son système politique, d'accepter l'hypothèse anti-ibériste.

A côté des hypothèses qui ont donné lieu à des travaux de tout premier ordre, il y en a d'autres, qui ne méritent guère les honneurs d'une discussion sérieuse. Je classe parmi ces dernières celle, par exemple, qui cherche une parenté étroite entre le japonais et le basque.

Il me serait bien difficile de dire qui a été le premier à l'émettre. Elle doit être assez ancienne ; elle a eu, en tout cas, un certain regain de faveur il y a quelques années, lors de l'arrivée en France de Mgr Mugabure, évêque de Tokio.

Je suis convaincu, pour ma part, que le missionnaire basque ne l'envisagea jamais très sérieusement : mais le fait est qu'il aimait à en parler. Moi-même je l'entendis dire à un dîner, auquel j'assistais, que les Basques et les Japonais pouvaient presque se comprendre en se servant de leurs langues respectives. Mais lorsque, plus tard, je lui parlai sérieusement de la question, il se contenta de me dire qu'il y avait une certaine ressemblance de sonorité entre les deux langues, ce qui, du reste, est certain. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les listes de mois dressées par feu le chanoine Adéma. Ces mots basques et japonais ont d'ailleurs, pour la plupart, des significations différentes, même opposées.

Cette fantaisiste hypothèse donna lieu à un incident comique.

C'était après la guerre entre la Russie et le Jal~on. Un bateau de guerre de ce dernier pays visita Saint-Sébastien : quelques

Guipuzcoans décidèrent, de se rendre compte par eux-mêmes si la langue basque pouvait leur servir de moyen de communication avec les Japonais.

Ils demandèrent la permission de visiter le bateau et ils l'obtinent : ils parlèrent dans leur langue maternelle, et à leur grand étonnement, non seulement ils furent compris, mais deux matelots du bateau japonais répondirent à leurs questions dans le basque le plus correct.

L'explication de ce fait se trouva, du reste, très simple. Le capitaine avait donné l'ordre à deux matelots basques, enrôlés dans la marine japonaise, qui se trouvaient à bord, de recevoir les Espagnols qui voudraient visiter le bateau.

## II

Après nous être occupé sommairement de l'origine-des Basques, passons maintenant à la question de leur langue.

Tout en reconnaissant l'importance relative que peuvent avoir pour son étude quelques citations, malheureusement trop courtes, qui nous ont été transmises par des historiens, des voyageurs ou des pèlerins du moyen âge, nous devons constater que les premiers ouvrages écrits en langue basque ne remontent guère au delà du xvi<sup>e</sup> siècle. De là vient justement. l'impossibilité d'écrire une grammaire historique de l'Eskuara, jusqu'au jour, hélas problématique ! où l'on découvrira un ou plusieurs manuscrits, plus vieux de quelques siècles.

En attendant, il faut nous contenter de ce que nous avons, et les ouvrages des Dechepare, des Liçarrague, etc., serviront, comme ils ont servi jusqu'à présent, à nous montrer les changements, assez importants quant à la conjugaison, de notre langue depuis près de quatre siècles.

Il est généralement admis par ceux qui ne s'occupent pas d'une façon spéciale des études euskariennes que le premier grammairien basque fut Larramendi. Cela tient sans doute au titre, (*El Imposible Vencido*) que le fameux jésuite se plut à donner à son livre de 1729 et à ce que d'autres travaux du même genre n'eurent pas l'aubaine d'être imprimés, comme le sien, aux frais du pays. L'opinion admise n'en, est pas moins erronée. Sans parler des ouvrages de Poça et d'Echave qui ne sont pas, à proprement parler, des grammaires, il est permis de citer une sorte de manuel de conversation imprimé vers 1620, c'est-à-dire, quel-



quelque cent dix ans avant la publication de *l'Imposihle Vencido*. C'est *l'Interpect de Voltaire* réimprimé plus tard sous le titre de *Trésor des trois langues*.

Parmi les grammaires autérieures à celle de Larramendi, et inédites jusqu'à une date récente, nous en connaissons au moins cinq : la première est celle d'Oihenart, le fameux historien; la seconde est celle d'un curé de Bidart, Pouvreau, dont on ne conserve qu'un fragment qui a été publié par M. Vinson dans la *Revue de Linguistique*. La troisième est celle de Nicoleta, prêtre biscayen dont nous savons fort peu de chose. Le ms. original se trouve au Musée Britannique de Londres.

C est aussi en Angleterre qu'on a découvert il y a quelques années la *Grammaire Cantabrique Basque*, composée par Pierre d'Urte, prêtre catholique de Saint-Jean-de-Luz, qui vécut en Angleterre et embrassa la Réforme Elle a été imprimée en 1900 par le Rev. W. Webster.

Enfin j'ai eu la chance de découvrir dans le couvent des Franciscains de Zarauz le ms. que le docteur labourdin Etcheberri présenta au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle au Bilçar d'Ustaritz et que celui-ci se refusa à imprimer. Il contient *les Éléments du basque* et une grammaire basque-latine.

Il serait trop long d'analyser ces ouvrages. Il suffira de dire, en général, qu'ils sont calqués sur les grammaires latines, françaises et espagnoles de l'époque. On peut affirmer la même chose de la grammaire de Larramendi et de celle de Harriet (1741).

Nous avons déjà cité les travaux d'Astarloa dont les idées ont exercé une influence considérable dans le Pays. Malgré son talent réel, l'écrivain de Durango eut le tort d'adopter pour le basque les théories que Davies avait appliquées au celte. Au lieu de s'arrêter aux racines dans la décomposition des mots, il prétendit que les mots étaient composés de lettres dont chacune avait une signification bien déterminée. On comprend à quelles conséquences extraordinaires peut conduire une telle théorie, l'imagination aidant.

Astarloa prétendit prouver en outre, par des raisonnements *a priori*, que le basque aurait été la première langue de l'humanité. Cette proposition nous fait sourire aujourd'hui. On peut pourtant excuser le bascophile de Durango en rappelant que des auteurs d'autres nations ont prétendu au même honneur pour leurs langues respectives.

Quoique cela paraisse invraisemblable, les *Discursos filosó-*

*ficos sobre la lengua primitiva* d'Astarloa continuent encore à faire des prosélytes. Récemment a paru à Bilbao un ouvrage dans lequel on nous donne toute sorte de détails sur la langue parlée par Adam et Eve. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'une boutade. L'auteur est parfaitement convaincu de la thèse qu'il soutient.

Lors de la publication de ce livre l'idée m'était venue de rechercher les noms et les ouvrages de tous les écrivains qui ont soutenu à peu près la même thèse. Je crois qu'avec les renseignements que j'ai recueillis on pourrait écrire un livre qui s'intitulerait *Le basque au Paradis* et qui serait assez piquant.

Je vous ferai grâce des étymologies qui abondent dans tous ces travaux. Je n'en citerai — parce qu'il est inconnu — qu'un seul, qui peut être considéré comme un modèle du genre.

C'est un ouvrage inédit de plus de 200 pages. Il s'intitule *Lauroguei*, c'est-à-dire « quatre-vingts » : la page du titre contient un dessin qu'on prendrait volontiers pour un tableau cabalistique, Au bas de ce dessin se trouve cette phrase de l'Apocalypse : *Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendendam de celo a Deo, paratam, sicut sponsam ornatam viro suo.*

L'auteur de ce curieux ouvrage n'est autre que D. Julian de Churruca y Elorza, frère du fameux marin D. Cosme, mort au combat naval de Trafalgar. Il naquit à Motrico le 28 février 1758, se maria eu 1789 et mourut en 1838.

Don Julian passa la licence en droit, fut maire de sa ville natale et se distingua d'une façon toute spéciale en 1794 lors de l'invasion du Guipuzcoa par les troupes françaises.

Dans ses dernières années il se consacra avec ardeur à l'étude du basque : mais si pendant toute sa vie il fit preuve d'une intelligence peu commune, il faut reconnaître qu'en fait de linguistique il se laissa influencer par des préjugés tout à fait inadmissibles et même naïfs.

Il croyait fermement que le basque, testament éternel légué aux Eskualdunak, était la langue primitive, révélée directement à l'homme par la Divinité. Chaque mot basque était pour lui une parabole de signification mystérieuse qu'il tachait, d'expliquer par des étymologies et des textes de l'Apocalypse. C'est, du reste, par ces mêmes moyens qu'il prétendit prouver dans l'ouvrage cité — dont je conserve le ms. — que le Sauveur du monde viendrait une seconde fois sur la terre en 1823. Comme XI. de Churruca vécut jusqu'en 1838, il dut, peut-être, se rendre compte de son erreur.

Des ouvrages tels que celui que nous venons de citer, dont vous avez un bon modèle dans le pays basque français, celui de d'Hiarce de Bidassouet, auraient fini par discréditer les bascophiles. Heureusement les études linguistiques basques sont entrées depuis une cinquantaine d'années dans une voie franchement scientifique. Deshommes tels que Van Eys, Vinson, Bonaparte, Campion, Ithurri, Azkue, Schuchardt, Uhlenbeck et d'autres leur ont fait faire, on peut le dire, des pas de géant.

Deux causes ont pourtant retardé, à mon avis, le progrès de la linguistique basque : d'une part, la difficulté que les linguistes étrangers avaient à se renseigner sur l'Eskuara, difficulté que rendait presque insurmontable l'existence de huit dialectes et de plus de cinquante variétés dialectales ; d'autre part l'insuffisante préparation linguistique, à de très rares exceptions près, des basques qui voulaient s'adonner à ces études.

Le Pays Basque est petit et il n'existe dans son territoire aucune université officielle. D'un autre côté l'Eskuara a malheureusement déserté, depuis plusieurs siècles, presque tous les foyers des familles aisées, les seules qui pourraient envoyer leurs enfants dans les universités françaises ou espagnoles. D'ailleurs, il n'a jamais existé dans aucune de ces universités, pas même dans celle de Bordeaux, qui a pourtant compté des basquistes tels que Francisque Michel et Achille Luchaire, une chaire de langue basque.

Et cependant, depuis le jour, déjà lointain, où Guillaume de Humboldt se fit l'écho, comme nous l'avons dit tout à l'heure, des idées traditionnelles du pays, concernant le caractère basque des aborigènes de l'Espagne, la question euskarienne n'a pas cessé d'intéresser un seul moment les étrangers. Il suffirait pour s'en convaincre de parcourir les pages de la magistrale *Bibliographie de la Langue Basque* de notre président M. Julien Vinson.

Mais presque tout ce travail se faisait en dehors de notre pays; il était indépendant du mouvement parallèle que les études basques suivaient dans l'Eskualerria.

A deux ou trois reprises, il est vrai, des liens assez serrés ont paru se nouer entre les bascologues étrangers et les basquistes du pays, par ex., lors des voyages scientifiques du P. Louis-Lucien Bonaparte. L'auteur du *Verbe Basque en tableaux* se fit aider, en effet, par bon nombre d'amateurs des deux versants des Pyrénées, qu'il réussit à intéresser à ses travaux.

Malheureusement, le Prince faisait tirer ses publications à un si petit nombre d'exemplaires que ses études seraient totalement

inconnues chez nous, si M. Campion, le fécond polygraphe navarrais, n'avait eu soin de les analyser consciencieusement dans un de ses principaux ouvrages.

D'autres publications, telles que *l'Euskara* de Berlin, dont nous regrettons la vie éphémère, n'ont pas exercé d'influence appréciable dans notre pays.

Il nous a paru donc qu'il y avait lieu de fonder un organe international qui pourrait relier les efforts de tous les basquistes, fournir aux savants étrangers des éléments de travail de premier ordre et initier les commençants aux mystères de la méthodologie linguistique moderne.

Aidé par les principaux bascologues et d'une façon toute spéciale par M. Georges Lacombe, nous avons pu mettre en œuvre notre projet par la création de la *Revue Internationale des Études Basques*.

Un des objets essentiels de cette publication est d'initier les commençants aux mystères de la méthodologie linguistique moderne. La langue basque, en effet, malgré le développement merveilleux de sa conjugaison, n'est, comme l'a dit M. Schuchardt, ni une création divine sans égale, ni une œuvre humaine comme toute autre. Elle ne présente et ne peut présenter rien d'absolument neuf, étant données les ressemblances qu'offrent les phénomènes linguistiques constatés dans toutes les langues du monde. Mais des germes qui se trouvent partout se sont développés en elle dans des circonstances de croissance particulières.

Si donc la langue basque n'est pas tout à fait différente des autres langues il s'ensuit qu'il ne sera pas nécessaire de créer pour son étude une méthode neuve. Il suffira d'adapter à son caractère celle qui a déjà fait ses preuves dans d'autres domaines linguistiques.

Et puisqu'il n'existe pas, malheureusement, un traité spécial de méthodologie linguistique basque, nous avons suivi la seule ligne de conduite qui était possible dans la circonstance ; nous avons tâché d'obtenir la collaboration des bascologues qui ont une autorité reconnue dans d'autres branches de la linguistique.

Parmi ceux-ci je dois faire une mention toute spéciale des professeurs Schuchardt et Uhlenbeck dont les travaux sur le basque, quoique de tout premier ordre, étaient presque inconnus chez nous, en raison des langues dans lesquelles ils sont écrits,

Nous avons donc publié des traductions de plusieurs études de M. Uhlenbeck. La *Revue int. des Études Basques* est rede-

vable à son secrétaire général M. Georges Lacombe, de quelques-unes de ces traductions.

Quoique tous ces travaux soient très importants, je me permets de signaler à votre attention celui qui traite du *caractère de la Grammaire basque*. Vous y trouverez l'exposition magistrale des traits caractéristiques de notre vieille langue et des curieuses analogies qu'elle présente avec certains idiomes américains. Il y a là aussi des observations très justes sur l'évolution du verbe basque lequel devient peu à peu périphrastique, c'est-à-dire tend à exprimer aujourd'hui, au moyen de l'auxiliaire, ce qui autrefois s'exprimait par une forme verbale synthétique. A ce sujet M. Uhlenbeck se pose cette intéressante question : « Viendra-t-il un temps où tous les verbes se conjugueront périphrastiquement ? Où bien arrivera-t-il que le basque aura succombé sous le roman qui l'enveloppe, avant que la conjugaison ait atteint son point culminant ? L'avenir est mystérieux, ce qui n'empêche pas que ceux qui font attention aux signes des temps ne prévoient avec inquiétude le sort qui peut être réservé à l'Eskua. »

Les craintes du professeur de Leyde sont malheureusement fondées. De nombreux villages de la Navarre espagnole voient disparaître l'un après l'autre, la langue de nos aïeux. Il est à craindre que les efforts que les Basques font, hélas trop tard ! pour enrayer ce mal ne soient insuffisants, d'autant plus que nous ne sommes pas tous d'accord sur la méthode à suivre.

Beaucoup de Basques, et tout spécialement les nationalistes, voudraient, en effet, exclure tous les mots d'origine latine et former ainsi une sorte de langue artificielle d'après un système *à priori*. Il me semble que le problème de la conservation d'une langue qui se meurt est assez difficile à résoudre, pour qu'il soit inutile de le compliquer par d'autres problèmes encore plus complexes. Il y a pourtant ici un fait curieux à noter, c'est que les félibres, comme, du reste, les nationalistes polonais, prétendent suivre dans des questions analogues les mêmes procédés que les nationalistes basques.

Ce que la *Revue internationale* a fait à l'égard des travaux de M. Uhlenbeck, elle aurait voulu le faire aussi pour ceux de M. Schuchardt. Malheureusement les occupations multiples du bascologue de Graz nous ont obligés à arrêter la publication de la *Déclinaison ibérienne*, et de *Basque et Roman*.

Il conviendrait pourtant, il me semble, de vulgariser les idées

contenues dans ces deux travaux et dans un troisième, *Baskische Studien*, qui malgré son importance, n'a pas encore été traduit, ni même analysé en détail.

Aux noms des auteurs étrangers qui s'occupent du basque il faudra désormais en ajouter un autre, celui de M. Faddegon. Ce linguiste distingué avait exposé dans une revue hollandaise une nouvelle théorie psychologique pour expliquer les changements des consonnes dans les langues.

La lecture d'un des travaux de M. Uhlenbeck lui donna l'idée d'appliquer et de contrôler son système par le basque. Il a exposé le résultat de ses recherches dans une étude qu'il a eu l'obligeance de nous envoyer et que nous nous proposons de publier prochainement<sup>1</sup>. L'exemple de M. Faddegon tentera — espérons-le — d'autres linguistes, et contribuera sans aucun doute au progrès des études basques.

Car malgré tout ce qui a été fait jusqu'à présent, il reste encore beaucoup de terrain à défricher. Nous ne possédons que quelques observations de M. de Azkue sur l'accent en basque et pourtant, la connaissance de l'accent est essentielle pour l'étude de l'étymologie. Il est nécessaire aussi pour contribuer aux progrès de cette dernière science d'entreprendre une étude consciencieuse des noms topographiques, lieux dits, etc., du pays basque. M. Vinson a déjà, du reste, signalé ce besoin dans un article fort intéressant. Comme les noms topographiques basques renferment presque toujours des mots se rapportant à la configuration des montagnes, des vallées et des maisons, à la situation qu'elles occupent, aux arbres ou plantes d'un endroit, etc., il s'ensuit que leur étude doit nous fournir une mine presque inépuisable pour enrichir le lexique basque. Si, d'ailleurs, cette étude se faisait aussi sur les documents latins, français et espagnols, depuis le x<sup>e</sup> siècle, il est évident, comme le dit M. Vinson, qu'on en retirerait des indications précieuses pour la phonétique et pour la grammaire.

Il me semble aussi, que malgré les travaux du prince Bonaparte et de M. de Azkue il y a encore fort à faire au point de vue des dialectes et du lexique actuel. Mais maintenant que les études basques, grâce aux travailleurs que nous avons nommés, sont entrées dans la voie scientifique, il faut espérer que le progrès se fera sentir de plus en plus.

---

1. Elle a paru dans le n<sup>o</sup> précédent de la *Revue* (N. D. L. R.).

## III

Si les Basques ont dans leur langue, comme nous venons de le voir, un élément propre, de tout premier ordre, présentent-ils sous d'autres aspects des particularités dignes d'être mentionnées?

La question a été très discutée ; elle a même donné lieu à des polémiques passionnées. Les uns voient partout du basque : les autres vont chercher dans les pays environnants l'origine de chacun des faits de la vie euskarienne. Cependant, que l'on se rallie à l'une ou l'autre de ces opinions ou que l'on en choisisse une troisième intermédiaire, il me semble que tout le monde devra admettre que le peuple basque pris dans son ensemble, avec ses fors, us et coutumes, son indépendance et sa fierté native, son esprit religieux et attaché aux vieux usages ? ses chants populaires et ses danses, son culte pour les exercices physiques, son amour pour le sol natal, qui n'exclut pas le goût et le besoin même de l'émigration, présente une physionomie toute spéciale, qui l'empêche d'être confondu avec n'importe quel autre peuple.

Je dois, pourtant, reconnaître, que quelques-uns de mes compatriotes, victimes d'un excès de zèle assez excusable, ont cru découvrir des particularités, là où il n'y en avait pas ; mais j'ajouterai, qu'à mon avis, il ne faudrait pas, de ce qu'un fait ou un usage basque existe dans un autre pays, conclure toujours au manque d'originalité. Le parallélisme dans l'invention s'explique très bien, en effet, parce que l'homme qui se trouve dans les mêmes circonstances produit, en général, de la même manière. C'est pourquoi Steinmetz a dit avec raison que quiconque étudie consciencieusement l'ethnologie reconnaît volontiers qu'il y a une spontanéité, une capacité générale d'accommodation dans la vie populaire ; qu'on copie seulement ce qui est superficiel ; et qu'une délimitation profonde, fructueuse et permanente présuppose presque les mêmes conditions naturelles, mentales et sociales ; que l'originalité, puisque l'invention n'est qu'une de ces conditions <sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, toutes les questions de détail pourront, fort heureusement, être discutées, chaque fois avec des données plus certaines, car en dehors des travaux sur le Folk-Lore basque et

---

1. *Telesforo de Aranzadi. — Antropología y Emología del País Vasco-Navarro* (Barcelona 1911).

les Pastorales souletines, de MM. Vinson, Webster, Hérelle et Léon, le professeur de Barcelone M. de Aranzadi fait en ce moment des recherches consciencieuses sur tous les problèmes de l'ethnologie des Basques.

Passons-les en revue d'une façon sommaire.

La législation euskarienne a été l'objet de l'admiration des légistes et des sociologues,

Elle fut même louée par les membres des fameuses Cortès constituantes de Cadix en 1812. Cela n'empêche pas qu'elle offre des points de contact avec celle des pays voisins. Comme l'a déjà dit le Rev. Webster, c'est seulement dans les détails secondaires que les fueros basques diffèrent de ceux du Béarn, des « libertés et privilèges » de la vallée d'Aspe, de las « comunidades de Aragon », de « los concellers y consejos » de Catalogne, de quelques-uns des fueros de Castille. La supériorité des Basques — dirons-nous avec l'écrivain regretté, déjà cité — est bien moins dans l'excellence de leurs lois que dans leur façon de les appliquer. Et, en vérité, ce que nous voyons aujourd'hui même nous fait connaître la justesse de cette appréciation.

A l'heure actuelle, comme vous le savez, nos libertés sont abolies ; malgré cela, les provinces basques espagnoles, c'est-à-dire la Biscaye, l'Alava, le Guipuzcoa et la Navarre jouissent encore d'une certaine autonomie. Et cette autonomie, qui n'est au fond autre chose qu'une sorte d'indépendance économique et administrative, produit de si bons résultats, que tous les étrangers qui nous visitent sont frappés de la supériorité de nos services publics, comparés à ceux des provinces espagnoles voisines.

La tâche de nos *Diputaciones* est du reste facilitée par l'état d'esprit de nos paysans qui voient jusqu'à un certain point, en elles, les successeurs de nos anciennes assemblées populaires.

De ce côté des Pyrénées, nos frères de sang et de langue sont aujourd'hui complètement soumis aux lois générales de la France, mais leur caractère est également si traditionaliste, qu'ils ont trouvé moyen, ainsi que nous l'a prouvé le P. Lhande, dans un livre récent, de conserver dans une certaine mesure leurs anciennes coutumes successorales.

Ce respect pour les vieux usages est général à toute l'Eskualterria, mais il ne faudrait pas déduire de là, que la constitution et le droit civil de chacun des états basques étaient uniformes.

Le temps me manque pour vous donner d'autres renseigne-



ments sur la législation basque, mais je tiens à constater que nos *Fueros*, qui souvent renferment des dispositions relatives à la vie familiale, ne contiennent pas la moindre trace de cette coutume bizarre dont parle Strabon et qu'on appelle *couvade*.

Elle consiste — vous ne l'ignorez pas — en ce que lors de la naissance de l'enfant et pendant que la femme vaque aux soins de son ménage, le mari se met au lit, prend l'enfant dans ses bras et reçoit les félicitations des amis de la maison.

Des recherches très minutieuses à ce sujet nous permettent d'affirmer de la façon la plus catégorique, que cette coutume n'est pas connue chez nous. M. Webster, qui, à un moment de sa vie, crut fermement à son existence et en parla dans ses travaux, m'autorisa, quelque temps avant sa mort, M. G. Lacombe pourrait en témoigner, à déclarer que sa bonne foi avait été surprise.

J'ai tenu à faire une fois de plus cette déclaration, car certaines erreurs ont la vie dure, et celle-ci a été propagée, quoique cela paraisse invraisemblable, par une revue aussi sérieuse que *Cultura Española*.

De nos jours on considère généralement le béret et le *makila* ferré comme inséparables des Basques ; mais le premier serait relativement moderne; tandis que le second n'est guère connu sur l'autre versant des Pyrénées.

Le béret est chez nous, d'après quelques auteurs <sup>1</sup>, contemporain de Zumalacarregui, le fameux chef de la première guerre carliste et, malgré ses recherches, M. de Aranzadi n'a pas pu découvrir, jusqu'à présent, les rapports qu'il peut avoir avec le béret flamand que nous voyons dans les tableaux de Teniers et avec le *tam-o-chanter* écossais.

Les documents ne nous font pas absolument défaut pour étudier le costume chez les Basques. Sans parler d'autres gravures plus connues, le hasard d'une promenade dans la vieille Venise me fit tomber sur la seconde édition, assez rare, celle de 1598, d'un livre imprimé dans la ville des Doges et réimprimé plus tard en France. Il a pour titre *Habiti antichi et moderni di Cesare Vecellio*. Il contient plusieurs gravures concernant les Basques et la description des costumes portés en Biscaye et en Navarre au xvi<sup>e</sup> siècle.

Vous aurez tout à l'heure, l'occasion d'examiner dans les

1. Je reviendrai sur cette question dans un prochain article de la *Rev. Int. des Étud. Basq.*

projections quelques-uns de ces costumes. Cela vous permettra même de constater la naïveté d'appréciation du bon de Lancre qui les trouvait inconvenants.

Il est vrai que ce même conseiller au Parlement de Bordeaux, venu dans le pays pour procéder contre les sorciers et qui croyait en trouver à tout coin de rue, déduit l'immoralité des Basquaises de leur goût pour les pommes :

« Elles ne mangent que pommes — dit-il — ne boyent que jus de pommes, qui est occasion qu'elles mordent si volontiers à cette pomme de tranfgreffion, qui fit outrepasser le commandement de Dieu, & franchit la prohibition à notre premier père. »

Si de l'examen du costume on passe à celui de la maison et des instruments de labourage, on trouve, également, des rapprochements à faire entre les usages basques et ceux d'autres pays.

La maison basque est généralement vaste et ne peut pas être confondue avec celle des laboureurs français ou espagnols. Il faudrait peut-être aller jusqu'en Suisse pour trouver quelque chose de pareil <sup>1</sup>.

Je parle naturellement de la maison paysanne, car d'autres bâtisses plus luxueuses, quoique anciennes, telles, par exemple, que le palais d'Ermua, appartiennent à un genre d'architecture assez répandu dans le reste de la Péninsule.

Quant aux instruments de labourage, la charrette, le *lera* et la *laya* sont, je crois, les plus typiques. La charrette joue, d'ailleurs, un rôle très important dans les mariages basques : elle sert à porter avec une certaine solennité le trousseau de la mariée. Il est curieux d'observer qu'une coutume pareille existe en Suisse et en Allemagne.

Le *lera*, sorte de traîneau ou véhicule dépourvu de roues, est un autre des moyens de transport basque. Il est usité, du reste, aussi, dans les ports de la mer cantabrique, dans les Vosges dans l'île de Madère et aux Philippines.

On trouverait également des comparaisons à établir entre les ustensiles de la maison basque et les instruments correspondants dont se servent d'autres peuples : mais comme je ne voudrais pas trop fatiguer votre attention, je préfère passer à l'examen des jeux et sports physiques auxquels le Basque attache une importance toute particulière.

---

1. *Telesforo de Aranzadi* (ouvrage cité).

Les Euskariens, en effet, ont un penchant si marqué pour les jeux athlétiques, qu'ils peuvent être comparés sous ce rapport aux sujets britanniques. Mais tandis qu'il existe en Angleterre toute une littérature sur cette matière, il est assez difficile, à moins de se livrer à des recherches spéciales, de se renseigner sur les jeux basques, en exceptant, naturellement, celui de la pelote.

Vous connaissez ce jeu : vous savez, sans doute, qu'on le joue de différentes façons : au *trinquet*, sorte de *paume royale*, ou *royal tennis*, à la *longue* et au *blaid*. Les règles de cette dernière forme qui est la plus pratiquée de nos jours, ne sont pas les mêmes en deçà qu'au delà des Pyrénées. Cela explique pourquoi les joueurs basques espagnols ne font pas toujours bonne figure quand ils jouent ici ou à Paris, et pourquoi des *pelotaris* qui jouissent en France d'une juste notoriété, pourraient se présenter difficilement sur les places de pelote d'Espagne.

Malgré ces différences secondaires, ce sport est pratiqué des deux côtés de la frontière avec un tel entrain que depuis une quarantaine d'années il tend à faire disparaître tous les autres jeux basques. Mais ce sport de la pelote, si aimé chez nous, est-il au moins d'origine basque ? Les opinions sont partagées à ce sujet.

— Il était pratiqué par les Grecs et les Romains ; il le fut plus tard par les Français et les Espagnols. La terminologie de ce jeu chez nous est romane, donc il n'est pas d'origine basque — disent les uns.

— L'existence de ce jeu chez d'autres peuples ne prouve pas que nous l'ayons emprunté, — disent les autres — car étant sans doute très ancien, il a pu nous être emprunté, au cas où il ne serait pas né en plusieurs endroits différents. D'ailleurs, la terminologie a pu varier, comme elle a varié dans d'autres parties du lexique basque. N'ayant pas pour ma part, d'arguments nouveaux à présenter en faveur de l'une ou de l'autre thèse, je m'abstendrai de conclure. Je revendiquerai seulement pour mon peuple, l'honneur d'avoir fait de la pelote un jeu national, et de l'avoir mis à la mode à notre époque, en Europe, en Amérique et jusqu'en Afrique.

Je vous disais tout à l'heure que ce sport était en train de faire disparaître d'autres jeux autrefois fort en vogue parmi nous. C'est le cas du *kali*, dont je voudrais vous parler,

Mais au fait, qu'est-ce que c'est que le *kali* ?

Une revue illustrée de Saint-Sébastien a produit dernièrement un certain émoi dans le pays en publiant un article, qui prétendait que le *kali* n'était autre chose que le *golf*, jeu anglais, pratiqué avec ardeur depuis plusieurs années à Biarritz et à Saint-Jean-de-Luz.

Il m'a été donné de m'exercer et au *kali* et au *golf* — oh, très modestement! — à diverses époques de ma vie.

Si mes souvenirs d'enfance ne me trompent pas, il existe une différence essentielle entre ces deux jeux. J'ai voulu pourtant m'en informer de nouveau et voici le résultat de mon enquête.

Le *kali*, quoique beaucoup moins en vogue qu'autrefois, est connu dans toutes les provinces basques. Il porte six ou sept noms différents et revêt des formes variées. Il se joue par deux groupes de joueurs (qui forment chacun un camp). Ces deux groupes se lancent réciproquement, au moyen d'un bâton courbé, une pelote, qui doit traverser une ligne. Le *kali* serait donc plutôt le *hockey* anglais, la vilorte castillane, jeu répandu du reste, Avec plus ou moins de variantes, dans toute l'Europe.

Quelqu'un m'a assuré, il est vrai, que dans la Soule, le *kali* (que les Souletins appellent *arrabilaka*) consiste, parfois, à faire entrer une balle dans une série de trous, au moyen d'un bâton courbé, dans le plus petit nombre de coups possible. *L'arrabilaka*, par conséquent, serait une sorte de *golf*, mais un jeu de *golf* — empressons-nous de le dire — tout à fait rudimentaire.

Les Basques sont enfin, très amateurs de poésie, de musique et de danse.

L'Euskarien n'est pas seulement poète : il est improvisateur.

Le mécanisme de la langue, ses inversions, ses désinences grammaticales — a dit Francisque-Michel — facilitent singulièrement la versification.

Quelques-unes de ces improvisations un peu corrigées, peut-être, après coup, se transmettent de génération en génération, et deviennent le dessert obligé des festins.

La musique populaire basque est fort originale et très variée puisque Charles Bordes l'a classée en cinq catégories. Elle est écrite en des mesures très diverses, mais parmi ces mesures, il en est une qui est considérée comme la plus remarquable particularité de notre musique. C'est la mesure 5/8.

Nous savons depuis peu de temps qu'elle est aussi usitée chez les Lapons et dans la vieille Castille. Mais il y aurait des différences techniques entre le 5/8 de ces derniers pays et la mesure

basque. C'est au moins l'opinion de M. d'Aranzadi, qui en ce moment étudie cette question très consciencieusement.

Les danses basques sont également très nombreuses et très variées.

Du côté basque-français la plus appréciée est le saut basque qui se danse de vingt et une manières différentes. Du côté basque-espagnol, la danse nationale est le *aurreku* que Charles Bordes a décrit de la façon suivante :

« Les femmes y prennent part, mais séparées des hommes par des mouchoirs tenus bout à bout, pudique coutume que je crois assez récente. *L'aurreku* est un véritable ballet avec ses figures. Les hommes dansent d'abord seuls, à tour de rôle : un chef de file se détache du cordon des danseurs et vient danser devant la jeune fille qu'il a choisie dans la foule et qu'il finit par amener à la danse. Le ruban déployé est interminable, grâce aux mouchoirs qui l'allongent encore. Quand le dernier danseur a conquis sa danseuse, le cordon se dénoue, et *l'aurreku* se termine par un fandango endiablé, les doigts claquent dans l'air joyeusement. »

En résumé, quelque idée qu'on se fasse de l'originalité des divers aspects de la vie euskarienne que je viens d'effleurer, il me semble, Mesdames et Messieurs, qu'on peut affirmer sans crainte de contradiction que *l'Eskualerria* est un peuple digne d'étude, et qu'il offre au chercheur des problèmes très variés et très intéressants. Si ce que je viens de dire pouvait faire naître quelque vocation nouvelle et décider quelqu'un d'entre vous à aider la *Revue internationale* dans les recherches qu'elle poursuit, non seulement il serait le bienvenu, mais je me pardonnerais peut-être alors, en vous remerciant de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté, d'avoir eu l'audace de vous entretenir des études basques, dans une langue que j'aurais voulu mieux connaître pour pouvoir mieux vous convaincre de leur intérêt.

JULIO DE URQUIJO.